

VANNES : 8^e Académie européenne de MUSIQUE ANCIENNE



VANNES, 8^e Académie européenne de musique ancienne. 4-12 juil 2018. VANNES poursuit ses activités majeures dédiées à la musique ancienne, sur le plan de la recherche organologique, de la pratique et bien sûr de la

transmission. L'expérience primordiale du concert n'est pas écartée loin de là, c'est même le volet complémentaire aux masters classes de l'Académie qui ouvre ses portes à partir **du 4 et jusqu'au 12 juillet 2018**. Chaque été en juillet, les auditeurs et festivaliers déjà fidélisés par l'expérience peuvent prendre le pouls du niveau musical incarné par la nouvelle génération d'instrumentistes jouant sur instruments anciens.

Créée en 2011, l'Académie européenne qui a lieu chaque mois de juillet, constitue le point d'orgue des activités du Vannes Early Music Institute (VEMI). L'Europe est au cœur de la démarche pédagogique du VEMI qui a signé plusieurs convention avec les centres et écoles à l'échelle européenne : les CNSMD de Paris et de Lyon, la HEM de Genève (Suisse), la ESMUC de Barcelone (Espagne); l'AKADEMIA MUZYCZNA Poznan (Pologne), l'ACADEMIA de MUZICA Cluj-Napoca (Roumanie), l'ICELAND ACADEMY of the ARTS Reykjavik (Islande), enfin le CONSERVATORIUM van AMSTERDAM (Hollande). L'Académie estivale accueille ainsi une 20^e d'étudiants instrumentistes (de niveau master) qui sont invités à suivre les masterclasses et à jouer pour les concerts présentés gratuitement au public. C'est une expérience inédite et très formatrice qui permet aux jeunes apprentis, de parfaire « leur mise en situation

professionnelle », comme s'ils étaient déjà des musiciens engagés dans le milieu. A partir du 4 juillet et jusqu'au 12 juillet à Vannes, sont donnés ainsi à l'adresse du public, près de 10 concerts réunissant les meilleurs jeunes instrumentistes et leurs aînés déjà célébrés. Les concerts ont lieu dans plusieurs sites de Vannes mais aussi hors les murs : Pontivy, Quelven, Île aux Moines...

Master classes 2018

Le déroulement de l'académie :

Les étudiants*, seront accueillis à l'Hôtel de Limur, à partir du mercredi 4 juillet, 15h.

Le concert d'ouverture aura lieu le mercredi 4 juillet, à 21h à la l'église St Patern de Vannes. Les master-classes se dérouleront à l'Hôtel de Limur du jeudi 5 juillet au jeudi 12 juillet 2018 :

- cours individuels d'interprétation en présence des autres étudiants du groupe le matin de 9h à 13h
- cours collectifs et cours de musique de chambre de 15h à 19h
- concerts donnés par les étudiants, les professeurs et autres musiciens
- conférences, ateliers

Certaines master-classes seront ouvertes au public, sur réservation.

Le concert de clôture aura lieu le jeudi 12 juillet à 21h à la cathédrale de Vannes.

**environ 40 étudiants sélectionnés sur audition au mois d'avril 2018. Les étudiants sont logés à Vannes, une vingtaine chez l'habitant, les autres étant répartis dans des appartements loués par le VEMI*

Les professeurs :

- Bruno Cocset : violoncelle baroque & direction artistique (du 5 au 12 juillet)
 - Enrico Gatti : violon baroque (5 au 8 juillet)
 - Johannes Leertouwer : violon baroque (9 au 12 juillet)
- Guido Balestracci : viole de gambe (du 5 au 12 juillet)
 - Skip Sempé : clavecin (du 5 au 8 juillet)
 - Bertrand Cuiller : clavecin (du 9 au 12 juillet)
- Richard Myron : contrebasse & violone (du 5 au 12 juillet)
 - Maude Gratton : orgue & clavicorde (5 au 11 juillet)
 - Pierre Hamon : flûte à bec (5 au 9 juillet)
 - Marc Hantaï : flûte traversière (8 au 12 juillet)

VANNES, 8^e Académie européenne de musique ancienne. Le Festival des Musiciens voyageurs » Italie, Espagne, Angleterre, France, Autriche, Perse... chants d'oiseaux

PREMIER CONCERT PUBLIQUE :
Mercredi 4 juillet, 21h. Vannes,



Eglise St Patern (payant) CONCERT D'OUVERTURE « MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO », musique au temps de Guido Reni et du Caravage. Dario Castello, Giovanni Battista Fontana

...

INFORMATION/RÉSERVATIONS A PARTIR DU 18 JUIN 2018

www.vemi.fr

ORCHESTRE NATIONLA DE LILLE :

MASS de BERNSTEIN



LILLE, ONL. les 29 et 30 juin. BERNSTEIN: MASS. Sommet déjanté mais manifeste pacifiste et humaniste en pleine guerre froide (1971), MASS est une oeuvre pléthorique que son éclectisme rend inclassable. C'est pourtant une partition propre au génie protéiforme de Bernstein que l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch abordent, en un programme majeur qui est le temps fort des célébrations Bernstein en France, pour le centenaire Bernstein 2018.

vendredi 29 juin 20h

samedi 30 juin 18h30

Lille – Auditorium du Nouveau Siècle

Informations
Réservations

[BILLETTERIE EN LIGNE](#)

[MASS BERNSTEIN](#)

Direction : **Alexandre Bloch**

Récitant : Brett Polegato

Orchestre National de Lille

Street People Ensemble Color

Grand Chœur Ensemble vocal Adventi, Chœur de l'Avesnois, Chœur du Conservatoire de Cambrai, InChorus, étudiants du Conservatoire de Lille et choristes amateurs

Chœur d'enfants Chœur Maîtrisien du Conservatoire de Wasquehal

Chef de chœur Pascal Adoumbou

Plus de 200 interprètes sur scène

Présentation

C'est une partition éclectique, expérimentale, déjantée, foncièrement populaire d'un Bernstein plus inclassable que jamais. MASS est une partition unique, délirante, provocatrice voire déjantée dont la forme



pluridisciplinaire associant chœur, solistes, danseurs, orchestre classique et guitare électrique, renseigne évidemment sur le génie généreux, gourmand et gourmet d'un Bernstein qui fusionne populaire et savant. Les textes sont empruntés à l'ordinaire de la messe en latin, et par Bernstein et l'auteur pour Broadway Stephen Schwartz. La commande en revient à Jacqueline Kennedy, le 8 septembre 1971 pour l'inauguration à Washington du John F. Kennedy Center for the Performing Arts.

Folie, grandeur, hystérie des hommes

❌ Conspuée, dénigrée par les critiques américains, l'oeuvre attend toujours une juste évaluation quand le public l'a toujours apprécié, sensible à son accessibilité polymorphe, son entrain, ses ruptures et ses rythmes contrastés. Le noble, le populaire : Bernstein gomme les rites, repousse les frontières, réinvente l'idée même d'une messe, moins célébration costumée et amidonnée que transe collective. Une prière pour le vivre ensemble, pour toutes les époques, dans tous les styles vocaux aussi (le chœur et les solistes y tiennent une place essentielle : porteurs d'ivresse, d'hystérie, mais surtout de prière intime et fraternelle d'une immense séduction ; le solo « **simple song** » est ici un standard éternel qui place la voix sans le soutien et l'habillage de l'orchestre, une voix à nu, sobre, essentielle, direct, vraie, comme le dernier air dépouillé de la Messe en

si de Bach : un hymne fraternel et la clé d'une partition qui célèbre l'humain pour son sentiment d'amour et de compassion.

L'architecture de l'oeuvre, ample fresque sociale et collective résonne des heurts et dysfonctionnements des sociétés humaines : les dissonances, les tensions et les cris, les confrontations sur scène entre les divers groupes en présence illustrent ce chaos qui menace en permanence l'ordre du monde...

Ainsi Bernstein organise sa Messe atypique autour d'un Celebrant, d'un chœur adulte et d'un chœur d'enfants, de chanteurs populaires (Street singers), véritables acteurs qui interpellent, animent, rythment le déroulement de ce rituel collectif, quand il est mise en scène (ce que souhaitait aussi Bernstein).

Yannick Nézet Séguin a la verve et la tension nécessaires pour réussir une lecture unitaire malgré la menace de dispersion. Tout converge après des épisodes chaotiques vers cette fin de réconciliation fraternelle (ultime « Sing God a Secret Song ») en dépit des oppositions et conflits exposés précédemment.

Vivant, palpitant, naviguant entre oratorio sérieux, transe populaire collective, panache et délire du Music Hall et de la variété, le chef laisse toute sa place au fond critique de l'oeuvre. Mass interroge le sens de la messe, la place de Dieu, la destinée et le sens de l'humanité.

La vision suit l'inéluctable fin qu'a conçue le compositeur, celle d'une paix salvatrice : «The Mass is ended; go in peace » . La Messe est finie, allez en paix.

Chanteurs engagés, orchestre versatile, expressif, le chef saisit la singularité d'une pièce orchestrale et dramatique, spectaculaire, et pourtant intime. Voilà un bien bel hommage à Leonard Bernstein qui aurait eu cent ans : le 25 août 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2018.

APPROFONDIR

LIRE notre [dossier sur MASS de Bernstein](http://www.classiquenews.com/paris-la-philharmonie-affiche-mass-loratorio-dejante-de-bernstein/) :

<http://www.classiquenews.com/paris-la-philharmonie-affiche-mass-loratorio-dejante-de-bernstein/>

LIRE aussi notre [bilan discographique de l'année Bernstein 2018, dont MASS par Yannick Nézet-Séguin, récemment paru \(mars 2018\)](#)

Compte-rendu, concert. Blagnac. Odyssud, le 8 avril 2018. Vivaldi : Champy-Tursun / Michel Brun



Compte-rendu, concert. Blagnac. Odyssud, le 8 avril 2018. Vivaldi : Champy-Tursun. Martineau. Ensemble et Chœur Baroque de Toulouse. Michel Brun, direction. Le programme tout Vivaldi dans cette belle programmation des Rencontres des musiques baroques et anciennes à

Odyssud a été un moment de rêve. Michel Brun a concocté un très bel hommage au génie si divers du Prêtre Roux.

Et Viva Vivaldi ! Viva il sole !!

La veine mélodique si sure, le rythme si fondamental et les couleurs irisées de partitions si diverses ont réchauffé un dimanche froid et pluvieux. La salle comble, a fait un vrai triomphe à Michel Brun qui a su mettre en valeur chacune. D'abord dans le si émouvant Stabat Mater, la mezzo-soprano Caroline Champy de sa voix mordorée a su rendre justice comme peu au texte si violent du Stabat Mater. Le drame a habité la cantatrice et elle n'a pas hésité à mettre de la douleur dans sa voix pas, pourtant toujours à son aise dans la tessiture. Mais n'est-ce pas une hérésie que de chanter comme un ange sans douleurs, le texte le plus cruel de la liturgie ? Cette pièce si stricte et émouvante a été dirigée avec un peu trop de rigidité et de fermeté par Michel Brun, c'était aussi la prise de contact avec l'acoustique sèche de la salle. La remarquable interprétation de Caroline Champy a envouté le public absolument charmé par son art dramatique accompli. Ensuite, deux concertos alertes et divinement dédiés à la mandoline ont permis à l'orchestre de s'animer de l'enthousiasme le plus vif. Julien Martineau a d'avantage entraîné ses collègues qu'il ne les a véritablement dirigés. Debout devant l'orchestre avec une gestuelle gracieuse et délicatement retenue il a su maintenir le tempo exact de chaque mouvement, n'hésitant pas à presser ses compagnons. Sa virtuosité à la mandoline est solaire et d'une lumière éblouissante. Les traits sont d'une précision fabuleuse et les nuances qu'il tire de sa petite mandoline sont incroyables. L'art de ce très grand soliste est magnifique. Il a obtenu un succès enthousiaste y compris des musiciens de l'orchestre. Les bis ont été encore plus solaires et joyeux.

Le Gloria pour chœur et solistes féminines a terminé le concert avec brio. L'ensemble vocal en grande forme a été très beau, chaque pupitre homogène et équilibré. L'enthousiasme nécessaire à cette partition de pur bonheur a été porté avec efficacité par l'Ensemble Baroque de Toulouse. Caroline Champy a apporté ses couleurs vocales et sa belle présence dans le duo et son air. Eliette Parmentier au timbre serré et à la voix fatiguée n'a pas su dialoguer avec l'aisance attendue du magnifique hautbois. L'orchestre avec trompette et a été brillant, mais c'est bien le chœur qui a emporté tous les suffrages. Son bis d'entrée a été encore plus magnifique porté par une joie communicative. Un bien beau concert apportant le soleil de Venise que notre printemps a tant de mal à nous offrir.

Compte-rendu concert. Blagnac. Odyssud, le 8 avril 2018.
Antonio Vivaldi (1678-1741) : Concertos pour mandoline et cordes en do majeur RV 425 et RV 93 ; Stabat Mater RV 621 ; Gloria RV 589 ; Caroline Champy-Tursun, mezzo-soprano ; Eliette Parmentier, soprano ; Julien Martineau, mandoline ; Ensemble Baroque de Toulouse et Chœur Baroque de Toulouse ; Michel Brun, direction.

Compte-rendu, Concert. Toulouse, le 26 mai 2018. Ginastera. Saint-Saëns. Beethoven. Vincent / Lehninger.

Compte-rendu, Concert. Toulouse, le 26 mai 2018. Ginastera. Saint-Saëns. Beethoven. Vincent / Lehninger. Souffrant, Fazil Say pianiste hors normes, annoncé dans ce concert, a été remplacé par un tout jeune virtuose **Guillaume Vincent** en



gardant le très complexe concerto de Saint-Saëns (n°2) au programme. Saluons le courage et la détermination du jeune homme qui a relevé le défi de l'urgence avec art. Il lui a fallu tout le premier mouvement pour trouver ses marques en terme d'autorité et d'aisance, alors que la virtuosité sans faille était présente. Les deux derniers mouvements ont permis de goûter les qualités du jeune pianiste. Humour et légèreté se sont révélées dans le deuxième mouvement avec un toucher aérien du plus bel effet. Le dernier mouvement intense et dramatique a permis à Guillaume Vincent de démontrer sa puissance expressive et sa musicalité épanouie avec des doigts d'acier. De belles qualités que ce jeune pianiste saura certainement développer hors de cette situation de stress très particulière.

L'Orchestre du Capitole a entrepris une grande révolution

depuis la nomination de Tugan Sokhiev. La jeunesse et l'excellence des musiciens ce soir et la parité quasi parfaite prouve combien les recrutements ont été faits avec soin. L'augmentation du nombre de musiciens est notable, car sur la même période dans la fosse du Capitole l'Orchestre excellait dans le Macbeth de Verdi. Tant sur la plan symphonique qu'opératique, nous le savons, l'Orchestre du Capitole excelle. Les qualités solistiques et chambristes des musiciens ont particulièrement été mises en valeur dans la pièce concertante de Ginastera qui ouvrait le programme. Avec un début sidérant les auditeurs, la harpe de Gaëlle Thouvenin a formé un duo de rêve avec la chaleur du violoncelle de Sarah Iancu. La suite des variations a été d'une inspiration plus convenue mais a offert de beaux moments à pratiquement chaque soliste ou chef de pupitre. Tous les musiciens ont été parfaits.

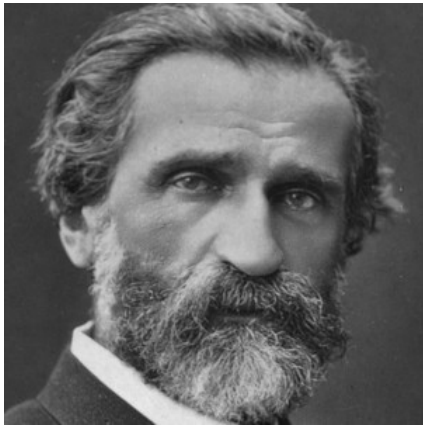
Pour terminer le programme la Septième symphonie de Beethoven a été joué avec brio et énergie. La direction de Marcelo Lehninger nous a semblé durant tout le concert d'une constante probité mais sans vraie personnalité. Chef souriant et heureux, il laisse jouer l'orchestre sans proposer une interprétation personnelle. Si ce n'est pas bien gênant dans Ginastera qui est une œuvre écrite pour mettre en valeur les musiciens de l'orchestre, il en va autrement pour Saint-Saëns et Beethoven car c'est tout autre chose. Le manque de soutien du soliste dans le premier mouvement du concerto de Saint-Saëns a certainement participé, sinon expliqué la retenue de Guillaume Vincent. La symphonie n°7 de Beethoven si connue et dans des interprétations marquantes dans cette salle, a passé sans faire remarquer le chef... Un aimable concert que le public a chaleureusement applaudi pour l'engagement et la belle jeunesse des musiciens de l'orchestre et du soliste.

Compte-rendu. Concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 26 Mai 2018. Alberto Ginastera (1916-1983) : Variations concertantes ; Camille Saint-Saëns (1835-1921) : Concerto pour piano et orchestre n°2 en sol mineur, op.22 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°7 en la majeur, op.92. Guillaume Vincent, piano ; Marcelo Lehninger, direction musicale. Illustration : le pianiste Guillaume Vincent (DR)

—

**Compte rendu concert.
Toulouse. Halle-aux-grains,
le 8 juin 2018. Verdi.
Requiem. Joyce El-Khoury. Orch
Capitole Toulouse, T.**

Sokhiev, direction.



Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 8 juin 2018. Verdi. Requiem. Orfeon Donostaria. Orch Capitole de Toulouse, TSokhiev, direction. Ce concert a été doublé. Nous avons assisté au premier concert, salle comble. L'entrée du chœur si connu et aimé des toulousains a comme galvanisé l'ambiance. C'est l'entrée de Tugan Sokhiev affable

mais très concentré qui a donné le ton de la soirée. Loin de l'hystérie que certains aiment à voir dans ce qu'ils considèrent comme un opéra déguisé, Tugan Sokhiev de sa présence bienveillante et de son attention à chacun, a marqué ce Requiem d'une émotion particulière.

Le Requiem de Verdi en toute splendeur

La beauté de la partition, ses richesses ses hommages aux anciens et ses audaces ont été abordées avec pondération dosant entre l'infinitésimal piano et le fortissimo à faire trembler les murs. Tout ce que contient



la partition de beauté a pu s'exprimer par les mains nues du chef obtenant de chacun le meilleur de lui-même. Chœur ductile, comme sculpté, orchestre concentré et merveilleux de sonorités riches et de tension, toutes qualités mises au service de la partition. Car ce Requiem auquel Verdi tenait tant, fait une synthèse remarquable entre les qualités théâtrales et spirituelles du Verdi de la maturité. Le chœur basque, **Orfeo Donostaria**, est un partenaire régulier de l'Orchestre pour la plus grande joie du public. Il a eu un succès retentissant tant il a été magnifique. Les solistes ont tous été très engagés, fins musiciens et grandes voix sachant

dans leurs ensembles galvaniser leur puissance expressive. L'émotion de l'Ingemisco du ténor **Saimir Pirgu** a été admirablement équilibrée entre l'extériorisation due à la tessiture et l'émotion du texte. La mezzo soprano **Anna Kiknadze** a la voix large qui convient et a su nuancer avec subtilité le si délicat duo de l'Agnus Dei avec la soprano, comme une suspension de beauté et de pureté après le Dies Irae terrible dans sa spatialisation et ses répétitions, et le Rex Tremendae à faire trembler les morts comme les vivants. La basse **Vitalij Kowaljow** a l'autorité et le timbre adéquats et a rempli sa partie avec le poids attendu. La plus admirable est la soprano **Joyce El-Khoury** à la voix chaude et nuancée. Elle a su éviter de poitriner outrageusement pour se faire entendre pouvant compter sur la vigilance de Tugan Sokhiev. Le Libera me final reste un grand moment de chant verdien d'extase et de prière angélique. Le chant pianissimo assumé et musicalement superbement phrasé donne beaucoup de force expressive à ces pages si difficiles. Le murmure final avec le chœur a été un moment de pure grâce. **La direction de Tugan Sokhiev est un modèle d'équilibre** et d'attention aux nuances afin de ménager de très beaux effets. La parfaite tenue rythmique, l'absence de sentimentalisme a garanti la pureté de l'émotion, évitant pathos ou rubato excessif. Le parti pris musical de respect et de tenue a porté ses fruits car c'est la plus belle version obtenue par ce chef. [Même à Orange en 2016 avec une soprano calamiteuse, mais un ténor de grâce, les conditions particulières du Théâtre Antique](#) et la projection d'images inappropriées n'avaient pas amené cet équilibre admirable entre fine musicalité et puissance expressive. La Halle-aux-Grains a été ce soir l'écrin idéal qui a rendu justice à la beauté toujours renouvelée de cette magnifique version du Requiem de Verdi. Le lendemain le concert a remporté le même succès et semble-t-il encore gagné en émotion.

2018. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Messa da Requiem. Joyce El-Khoury, soprano ; Anna Kiknadze, mezzo-soprano ; Saimir Pirgu, ténor ; Vitalij Kowaljow, basse. Orfeon Donostaria, chef de chœur : José Antonio Sainz Alfaro ; Orchestre national du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction musicale.

LIRE AUSSI



Compte-rendu concert. Orange, Chorégies 2016, Théâtre Antique, le 16 juillet 2016. Verdi: Messa da Requiem... Calleja, Sokhiev. LE TRIOMPHE DE TUGAN SOKHIEV et de JOSEPH CALLEJA. Les Chorégies 2016 ont programmé une interprétation théâtrale et émouvante du si beau Requiem de Verdi. A deux soirs de la tuerie de Nice, ce Requiem a été dédié aux victimes voisines mais il avait d'abord été question d'annuler ce concert. [EN LIRE +](#)

Boris Godounov par Vladimir Jurowski

France Musique. Dim 1er juillet 2018, 20h. MOUSSORGSKI : BORIS GODOUNOV. Depuis l'Opéra Bastille, (enregistré le 7 juin 2018), la production dirigée par l'excellent Vladimir Jurowski investit le plateau de la scène parisienne avec une distribution assez passe partout, plutôt lisse même, en dépit des personnages que le compositeur, génie de l'opéra romantique russe avant Tchaïkovski, a su développer. On ne dira quasiment rien de la mise en scène plate, ennuyeuse, sans idée du



théâtres Ivo van Hove payé très cher sur la scène de Bastille pour réduire la trame de Boris, à l'assassinat de Dimitri (en images démultipliées donc indigestes par la vidéo, utilisée à l'excès). Il faudra bien souligner un jour l'effet désastreux de ces lectures misérabilistes, sans poésie aucune qui cultive la laideur en sacrifiant la suggestion, dans nombre de mises en scène modernes. Et dire que l'Etat et les contribuables payent pour ses assommantes destructions de l'art lyrique.

La version retenue est la moins complète (première version de 1869), écartant le fameux acte polonais, avec les personnages qui précisent l'entourage et l'ascension du faux Dimitri, prétendant au trône (2^e version de 1872) ; dans le découpage présenté par Paris, le déroulement de l'action s'intéresse sur l'ascension de Boris au trône impérial, puis sa lente déchéance, rongé par les crimes qu'il a commis pour arriver à ses fins. En parallèle, comme à distance de mouvement politique qui enchaîne les faux prophètes et les vrais usurpateurs, le moine Pimen commente l'action avec un détachement qui n'est pas dupe des manipulateurs en tous genres (dommage la basse Aïn Anger reste comme ses confrères, dans le terne, le gris, sans trouble aucun) ; à travers le personnage du fou et de la foule toujours ballottée et soumise

se précise le portrait d'une nation martyr, orpheline d'un véritable héros qui saura lui apporter liberté, paix, abondance... L'orchestre de Moussorgski est l'un des plus puissants (dans la conception moins par le nombre), intensément dramatique et superbement mélodique ; et la construction, scène par scène, même si l'on reste indécis sur l'ordre et la composition originelle des séquences, force l'admiration par sa prodigieuse modernité. La scène de l'auberge vaut toutes les comédies rossiniennes, truculente et contrastée : un modèle du genre grâce aux profils expressifs alors confrontés / affrontés. Face à la partition de Moussorgski qui regorge de vivacité, d'humour comme de cynisme acide et de lyrisme tendre, les chanteurs peinent à exprimer les brûlures et les vertiges du drame.



Heureusement il y a le chef **Vladimir Jurowski** qui s'il n'a pas obtenu l'écrin de Garnier qui lui aurait mieux convenu, distille une manière de chambrisme affûté depuis la fosse qui fait mouche. Autre facteur de réussite de cette production musicalement trop timorée : l'excellente prestation des chœurs de l'Opéra de Paris : vrai personnage qui rééquilibre et finit par surclasser l'asthénie étonnante des solistes. En conclusion, s'il est toujours passionnant d'écouter la musique théâtrale de Moussorgski, cette production 2018 à Bastille, est à oublier visuellement. Tant mieux, France Musique ne nous délivre que le son.



Paris, Opéra Bastille / Moussorgski : Boris
Godounov, version de 1869.

Abdrazakov, Malevskaya, ...Orch. et Ch de l'Op. nat. de
Paris, Maîtrise des Hauts-de-Seine, Chœur d'enfants de

l'Opéra nat. de Paris, Jurowski – Opéra donné le 7 juin 2018 à
20h à l'Opéra Bastille, Paris.

Modeste Moussorgski

Boris Godounov

Ildar Abdrazakov, basse, Boris Godounov
Evdokia Malevskaya, Fiodor
Ruzan Mantashyan, soprano, Xenia
Alexandra Durseneva, mezzo-soprano, La nourrice
Maxim Paster, ténor, Le prince Chouiski
Boris Pinkhasovich, baryton, Andrei Chtchelkalov
Ain Anger, basse, Pimen
Dmitry Golovnin, ténor, Grigori Otrepiev
Evgeny Nikitin, baryton-basse, Vaarlam
Elena Manistina, mezzo-soprano, L'aubergiste
Vasily Efimov, ténor, L'innocent
Mikhail Timoshenko, baryton-basse, Mitioukha
Maxim Mikhailov, basse, Un officier de police
Francisco Simonet, ténor, Un boyard, voix dans la foule
Peter Bronder, ténor, Misail

Choeur de l'Opéra National de Paris
Maîtrise des Hauts de Seine
Choeur d'enfants de l'Opéra national de Paris
Orchestre de l'Opéra National de Paris
José Luis Basso, Chef de chœurs
Vladimir Jurowski, direction.

CD, critique. BRUCKNER : 7^e Symphonie

(Gewandhausorchester Leipzig / Andris Nelsons, 2018 – 1 cd DG)

CD, critique. BRUCKNER : 7^e Symphonie (Gewandhausorchester Leipzig / Andris Nelsons, 2018 – 1 cd DG). La 7^e de Bruckner est un sommet autant majestueux que d'une tendresse infinie, celle d'un organiste devenu par la seule force de sa volonté... symphoniste de premier plan, immensément dévoué à l'exemple de Wagner. Toute la 7^e est un hommage et une célébration de l'oeuvre wagnérien. Bruckner sincère et entier, bien que très tardivement célébré comme compositeur, – son premier succès est justement la 7^e, acclamé alors qu'il a déjà 60 ans, développe de superbes couleurs funèbres et intimistes.

Andris Nelsons poursuit son intégrale pour DG Deutsche Grammophon avec le sens de la grandeur (brahmsienne), du tragique spectaculaire, mais très investi par le sentiment d'une pudeur constante. La flexibilité entre passages où se déploient la formidable fanfare et les basses de l'harmonie, puis l'expression d'une blessure personnelle, force l'admiration : ampleur, profondeur, intériorité, humanité. On saisit ici combien Bruckner autodidacte repousse très très loin le format spatial de la sonorité orchestrale, atteignant une extension qui dépasse d'une certaine façon et Wagner et Mahler : la formidable sonorité tissée comme une tension continue fait surgir le grand dragon wagnérien, et aussi le souffle supérieur d'une pensée mystique planante. C'est peu dire que le compositeur met toute sa foi dans cet acte de



composition qui fédère toutes ses ressources.

Dès l'Allegro moderato initial, on sent poindre une irrépressible tristesse préalable, celle de l'intuition de la mort de son modèle Wagner : filiation (car tout l'orchestre de Bruckner cite par son ampleur, sa couleur, sa spatialité, sa pleine conscience, l'opéra wagnérien, les voix en moins, ne serait ce que dans l'emploi récurrent par Bruckner dans cette 7^e commémorative, de 4 fameux tubas wagnériens (cors sombres et d'un sublime lugubre). Emotion initiale et première, déflagration spectaculaire (dont l'orchestration fait entrevoir le colossal du Wühlala) et sentiment tragique irrépressible (pleurs des cordes au I) : tout cela est magistralement exprimé par le chef letton.

Il peut disposer d'un orchestre de première classe, lui qui dès 1884, date de la création de la symphonie applaudie, l'orchestre déjà du Gewandhaus était dirigé par son fondateur et pilier de sa tradition brucknérienne, Arthur Nikisch. De Nikisch à Nelsons, de 1884 à 2018 (mars précisément quand a été fixé ce live au Gewandhaus), se perpétue la même tradition comme une évidence et une culturelle native. Leur entente, instrumentistes et chef s'accomplit véritablement dans l'**Adagio** qui est aussi le plus long des quatre mouvements (23 mn) : extension au legato noir mais aérien, étiré jusqu'aux confins d'une douleur et d'une peine finalement apaisée : la mort n'est pas une fin, elle est passage. C'est tout le sens de cette séquence qui reprend l'épais et le colossal du mouvement initial mais allège, étire, s'élève jusqu'à exprimer l'immatérialité des nimbes célestes.



Couplée en préambule avec la mort du héros Siegfried du Crépuscule des dieux (Götterdämmerung) : marche funèbre de Siegfried, au souffle aérien là aussi énoncé comme un superbe voile noir et finalement caressant, la 7^e

Symphonie trouve en Andris Nelsons et la phalange de Leipzig, des ambassadeurs actuels de premier plan. Magistral rencontre, excellent accomplissement. Intégrale en cours à suivre. Pour le moment le meilleur volet du cycle. CLIC de CLASSIQUENEWS

CD, critique. BRUCKNER : 7è Symphonie (Gewandhausorchester Leipzig / Andris Nelsons, 2018 – 1 cd DG)



APPROFONDIR

LIRE aussi notre critique des cd précédents de l'intégrale Symphonies de BRUCKNER par Andris NELSONS et l'Orch du

Gewandhaus de Leipzig :

CD, compte rendu critique.

BRUCKNER : Symphonie n°3,

WAGNER : Ouverture de

Tannhäuser / Andris Nelsons /

Gewandhausorchester Leipzig (1

cd Deutsche Grammophon, Leipzig

juin 2016). L'expérience à

laquelle nous convie le chef

letton Andris, – pas encore

quadragénaire (né à Riga en

Lettonie en 1978), est une

immersion intelligente et

réfléchie, de Bruckner à

Wagner, d'autant plus pertinente et convaincante que

l'ambition des effectifs requis ici n'écarte jamais le souci

de précision claire, de sonorité transparente et riche. C'est

même un modèle de finesse et d'élégance à mettre à présent au

crédit d'un jeune chef superbement doué (on le connaît

d'avantage dans une fosse d'opéra que comme maestro

symphonique), dont le parcours discographique chez DG Deutsche

Grammophon devra être suivi à présent, avec l'attention qu'il

mérite... Le chef débute ainsi sa coopération à Leipzig comme

directeur musical du Gewandhausorchester Leipzig, - fonction

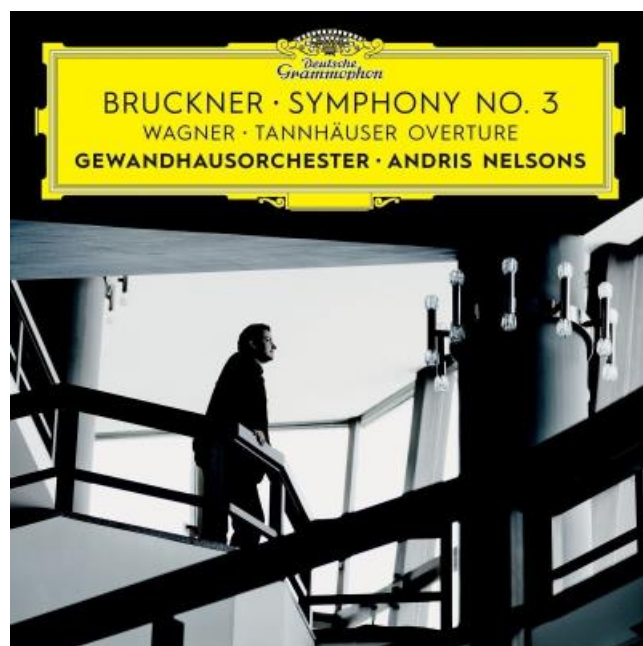
dédiée qu'il partage avec un poste équivalent à Boston

(directeur musical du Boston Symphony Orchestra). Engagement

et pourtant humilité, Andris Nelsons perpétue aujourd'hui

cette abnégation pour la musique comme son mentor et maître

(depuis 2002) : l'immense Mariss Jansons.



CD, compte rendu critique.
BRUCKNER : Symphonie n°4. Andris Nelsons. Gewandhausorchester Leipzig (1 cd Deutsche Grammophon 2017).

La 4^e de Bruckner est dite « romantique » : serait-ce parce qu'elle réussit une nouvelle sagesse ample et majestueuse malgré l'ampleur des effectifs ; le sentiment préservé malgré l'esprit du colossal ? La

noblesse parfois emphatique, la solennité parfois spectaculaire ne doivent jamais amoindrir l'allant altier, l'électricité souterraine qui illumine de l'intérieur, une partition toute dédiée à l'auteur de Tristan : l'ampleur des tutti, le clair obscur âpre, mordant, violent, sauvage des contrastes, opposant, affrontant les pupitres et familles d'instruments (cordes / bois / cuivres en fanfare déployée), enfin l'allure... doivent immédiatement se nourrir d'une vitalité jamais éteinte : continue, tendue, soutenue de haute lutte. Voilà qui fait les grandes interprétations (Jochuum, Gand, et le plus récent, de surcroît sur instruments d'époque, Herreweghe avec son fabuleux orchestre des Champs-Élysées, lequel dépoussière aussi de façon décisive... le massif brahmsien).



Cliquer sur l'image visuel du cd pour accéder à la critique complète.

Cd événement, critique. BERNSTEIN: A quiet place (Nagano, OSM – 2 cd Decca, 2017)

Cd événement, critique.
BERNSTEIN: A quiet place
(Nagano, OSM – 2 cd Decca,
2017). Ce pourrait être tout
simplement le premier nouvel
enregistrement CHOC de l'année
Bernstein 2018 (pour son
centenaire), avec certainement
[MASS \(chez DG, édité au début de
cette année anniversaire et
dirigé par le québécois Yannick
Nézet-Séguin\)](#). Directeur musical

de l'OSM Orchestre Symphonique de Montreal, **KENT NAGANO** éblouit littéralement dans cette version chambriste inédite, première au disque, où scintille l'intelligence du chant dialogué, l'équilibre d'un orchestre complice et suractif mais jamais couvrant, et un plateau superlatif de solistes (dont les chanteurs diseurs somptueusement articulés : **Gordon Bintner** et **Lucas Meachen** dans les rôles clés du fils et du père, Junior et Sam), qui savent dessiner avec beaucoup de finesse comme d'humanité, le profil de chaque protagoniste, dont surtout la famille des proches : Sam le père et ses deux enfants, la fille Dede et Junior le garçon « atypique »... De sorte qu'au début, la mosaïque sociale bruyante et bavarde, devient conversation intime, d'une sincérité déchirante, un théâtre dépouillé des artifices du début / un lieu tranquille dont le terreau des incompréhensions passées peut enfin se résoudre et s'accomplir : la satire collective devient dans le



dernier acte (III), thérapie familiale, hymne à l'amour et à la réconciliation. La lecture qu'en proposent les interprètes québécois à Montréal force l'admiration. La direction du chef, la flexibilité heureuse et précise de l'orchestre composent la plus belle offrande pour la réestimation juste des opéras de Bernstein, au moment de son centenaire. Encore une fois, l'exemple d'une programmation pertinence vient de nos chers cousins d'Amérique. D'autant que les artistes savent aussi manier la référence et les clins d'yeux : le livret d'A quiet place, est truffé allusivement de citations en français et souligne aussi la présence québécoise dans le déroulement / révélation finale de l'action.



Autour du cercueil de Dinah (acte I) se retrouvent les membres d'une famille aux pathologies, surtout aux fêlures et blessures rentrées qui rendent les sensibilités à vif. Il y a surtout le mari Sam, d'abord silencieux, plein de haine et de solitude aggressive vis à vis de son fils Junior dont l'homosexualité lui brûle le cerveau. Il n'a jamais accepté la tare de son fil (qu'il traite de « pédale »). Il l'accuse même d'avoir causé la mort de leur épouse et mère. Et puis il y a aussi Dede la fille mariée à François, un canadien français

qui est surtout lui aussi une "tapette »...

SPRACHGESANG à l'Américaine...

Bernstein n'a jamais été aussi sobre, économe, intense en une écriture qui fusionne conversation musicale et accompagnato orchestral continu / inventant dès lors une sorte de *sprachgesang* à l'américaine d'une infinie tendresse où surtout un fils ose dire à son père tout son amour malgré la haine et l'incompréhension que celui ci développe à son encontre. Bernstein aborde ici des questions qui lui sont chères : l'acceptation, le pardon, la fraternité, l'amour.

Sur le plan orchestral, la partition est somptueuse : d'une flexibilité et d'une grande richesse poétique qui associe l'activité percussive proche du texte d'un Berg, et une évidente séduction des timbres parfois grave et sombre, à l'opulence expressive très straussienne. Entre autres s'affirme le chant méditatif de la trompette qui porte et élève le sens caché vers la métaphore. Comme la tendresse manifeste de la clarinette, timbre du dévoilement émotionnel.



Le III est plus intimiste d'une grande douceur qui invite à la suprême tolérance non dénuée de facétie à la façon d'une comédie domestique comme le développe le trio Dede, Junior et François.

Avec à la clé de nombreux mots et expressions français qui émaillent / humanisent le livret en américain. Il faut ainsi comprendre la métamorphose du père Sam, désormais en dialogue avec ses enfants ; quand il invite, supplie François de lire la lettre que Dinah a laissé pour tous. Le message de la « suicidée » / sacrifiée est sobre mais plein de

bon sens : « acceptes ou meurs / chacun est ce qu'il est / chacun est inégal et différent ». Une leçon de sagesse pragmatique et humaniste, comme Bernstein le développe aussi dans son œuvre atypique MASS, transe collective, chaos musical et populeux d'où jaillit le joyau A Single Song et la fin, hymne pour la paix des peuples. Une relecture américaine et pacifiste de la 9^e de Beethoven.

VERTUS DE L'ALLEGEMENT CHAMBRISTE... Dans cette lecture resserrée (rationalisée à partir de la version créée à Houston), Garth Edwin Sunderland a opéré des choix de synthèse qui profite à la puissance finale de l'ouvrage ainsi réarchitecturé. La légèreté dramatique est le maître mot d'une version qui reprend aussi les améliorations de la version créée par Bernstein à Vienne (avec Wadsworth). L'électricité des dialogues, la conversation permanente qui rythme cet opéra linguistique gagnent un nouveau relief dans cet effectif chambriste (18 instrumentistes plutôt que 72 originels). Les équilibres sonores qui en découlent privilégient la finesse et un travail plus nuancé du côté des voix et du placement du chant. Tout cela fait briller le côté comédie. Dans le livret, c'est surtout le personnage de François (assez « évacué » dans les versions antérieures) qui profite de la révision : c'est lui qui porte un oeil extérieur à ce huis clos familial ; tire les protagonistes de leur enfermement névrotique ; il lit la lettre de Dinah (à l'invitation de Sam au III), puis en déchirant le papier, oblige les 3 membres endeuillés à tourner la page et se concentrer enfin sur leur réconciliation. La musique ainsi combinée dans ce nouvel ordre gagne elle aussi une profondeur inouïe dont surtout le postlude de l'Acte I, immersion tragique dans la psyché des héros de cette saga familiale qui concentre toutes les pathologies imaginables au sein d'un clan.

L'Orchestre symphonique de Montréal et Kent Nagano offrent ainsi le premier enregistrement mondial de la version de chambre de l'opéra, dans l'adaptation de Garth Edwin Sunderland. Créée en 1983, *A Quiet Place* constitue la dernière œuvre scénique de Bernstein et, quoique profonde, ciselée, d'une écriture à la fois légère et inquiète, toujours juste et sincère, elle demeure parmi les moins connues. La version ici éditée par Decca a été gravée en direct à la Maison symphonique de Montréal en mai 2017. L'adaptation par Garth Edwin Sunderland est en trois actes, soulignant la densité continue du récit dramatique à partir du texte livret de Stephen Wadsworth.



Inspiré, porteur d'une lecture intelligente et palpitante, en constante recherche de légèreté et de vérité, **Kent Nagano** frappe un grand coup dans cet enregistrement superlatif qui révèle **le génie de Bernstein dans l'art lyrique**. Le directeur

musical de l'OSM Orchestre Symphonique de Montréal a été présenté à Bernstein par Seiji Ozawa en 1984 et il a étudié auprès de lui jusqu'à sa mort, en 1990. Nagano précise : *« Pour Bernstein, la musique était la vie – les deux étant synonymes et indissociables. Comme compositeur, il n'a jamais cessé d'explorer les possibilités du langage et de développer le sien propre. L'objectif de la présente adaptation est de mettre en valeur la vive intelligence et la vision intensément poétique de l'opéra – incluant les rythmes de danse et les éléments empruntés au folklore américain, ... Avec ce nouvel enregistrement, nous espérons que les qualités intemporelles et universelles de l'œuvre ainsi que le génie qui a présidé à sa composition émergeront au grand jour. »*

On ajoutera aussi au sein d'une écriture complexe et brillante, puissante et dramatique, les citations de ses

propres oeuvres ou celle du grand répertoire comme le Concerto pour violon de Mendelssohn (quand au III, Dede et Junior, le frère et la soeur, retrouvent leur insouciance complice dans la maison de leur mère décédée)... Par la justesse de l'approche, c'est évidemment la profondeur et la vérité d'une oeuvre bouleversante qui sont enfin révélées.

SOLISTES SUPERLATIFS. Le mérite en revient à la qualité des solistes, tous de premiers plans, dans l'art de la caractérisation et de l'individualisation psychologique. Le tableau collectif, artificiel, surréaliste des funérailles au I, surtout l'humanité rassemblée autour du frère et de la soeur, Junior et Dede, auxquels se joignent bientôt le mari de cette dernière François et le père, Sam gagnent un relief saisissant qui passe le micro.



Proches et justes, la soprano Claudia Boyle dans le rôle de Dede et le ténor Joseph Kaiser dans celui de François. La distribution comprend aussi les barytons **Gordon Bintner** (remarquable Junior, si fin si trouble et d'une franchise désarmante : photo ci contre), **Lucas Meachem** (photo ci dessous : exceptionnel Sam en père d'abord pétrifié et monolithique, puis peu à peu humanisé à mesure que la leçon de la décédée se précise et s'illumine dans le III)... Saluons aussi la mezzo-sopranos Annie Rosen (piquante Susie) et Maija Skille (Mme Doc)... Tout cela compose une peinture sociale et humaine remarquablement élaborée, dramatiquement cohérente et aussi passionnante à suivre que la

société portraiturée par Berg dans Lulu ou Richard Strauss dans Rosenkavalier. C'est dire combien Bernstein à la fin de sa carrière lyrique, ne s'embarrasse plus de séductions formelles, mais analyse le sens d'une séquence lyrique, la direction et l'architecture générale d'un ouvrage. Voici un théâtre sans clichés, traversé par un regard clinique et une infinie tendresse sur le genre humain. Tout Bernstein en quelque sorte. Révélation magistrale donc **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018** : une remarquable réalisation qui vient à poing nommé pour le centenaire Bernstein, ce 25 août 2018. Voici assurément la nouveauté événement de cette année du centenaire Bernstein.



Cd événement, critique. BERNSTEIN: a quiet place (Nagano, OSM 2 cd Decca, 2017)

Tracklisting:

CD 1

[1]-[15] ACTE I

CD 2

[1]-[5] ACTE II

[6]-[15] ACTE III

Distribution :

Dede – Claudia Boyle (soprano)

François – Joseph Kaiser (ténor)

Junior – Gordon Bintner (baryton)

Sam – Lucas Meachem (baryton)
Directeur funéraire – Rupert Charlesworth (ténor)
Bill – Daniel Belcher (baryton)
Susie – Annie Rosen (mezzo-soprano)
Doc – Steven Humes (basse)
Mme Doc – Maija Skille (mezzo-soprano)
Psychanalyste – John Tessier (ténor)

Orchestre symphonique de Montréal
Chœur de l'OSM / Andrew Megill (direction)
Kent Nagano, direction

APROFONDIR

Gordon Bintner chante Papageno à l'Opéra de Detroit (2016)

Lucas Meachen chante Air d'Athanaël de THAIS (version chant / piano) :

à l'Opéra de Minnesota (2017) avec orchestre

GSTAAD, Menuhin Festival & Academy 2018

GSTAAD Menuhin Festival & Academy 2018 : 13 juil – 1er septembre 2018. Que nous prépare le Festival Menuhin à GSTAAD ? Le premier festival de musique classique l'été en Suisse débute dès **ce 13 juillet 2018** pour un nouveau cycle (7 semaines, 60 événements musicaux) qui place l'exceptionnel au cœur du massif alpin. Les Alpes sont à l'honneur en juillet, août et début septembre, et donc

le motif naturel, la Nature primitive, première, majeure, source d'inspiration et de dépassement pour les compositeurs et les artistes conviés à relire leurs œuvres dans le territoire qui il y a plus de 60 ans à présent avait tant marqué le violoniste Yehudi Menuhin. En 2018, règne plus que jamais la diversité des programmes cependant organisés en thématiques. **Le premier cycle inaugural des 13, 15 et 15 juillet 2018** rend hommage aux changements admirables de la sainte nature, éternelle et miraculeuse renaissance à travers **la succession des saisons...** Ce sont 3 concerts inauguraux qui investissent aussi l'église des origines, le lieu mythique où tout a commencé : **l'église de Saanen** (au cœur du SAANENLAND) et qui a récemment été totalement restauré, disposant à présent d'un clocher flambant neuf...



3 SAISONS RECOMPOSEES ouvrent le festival Menuhin à GSTAAD

En témoignent les concerts et programmes à l'affiche du premier week end du Gstaad Menuhin Festival & Academy, soit les 13, 14, 15 et 16 juillet prochains.

Pour ce premier week end inaugural, l'église de Saanen, lieu fondateur où tout a commencé, accueille trois concerts sur la thématique des Saisons (**SEASONS RECOMPOSED / saisons recomposées**), ... une célébration de la divine et éternelle nature, dont les métamorphoses cycliques et la renaissance miraculeuse rythment l'existence terrestre, une célébration de Vivaldi à Max Richter en passant par Haydn et Piazzolla. Musique classique et électronique, oratorio et musique de chambre... tous les genres et toutes les formes sont présents à Saanen, pour lancer le Festival estival de Gstaad.

Vendredi 13 juillet 2018

Eglise de Saanen, 19h30

Seasons Recomposed I: Vivaldi + Max Richter

Il y a l'original... et le «remix». Entendez: la recreation par le compositeur post-minimaliste Max Richter de l'un des plus grands chefs-d'œuvre du classique. Qui évoque comme motivation son envie de «ré-enchanter» ces Saisons de Vivaldi «dévoyées» par leur popularité. À la barre: celui qui a créé l'œuvre en 2012 et en a signé l'enregistrement Deutsche Grammophon, le violoniste «tout terrain» Daniel Hope. Au programme, Antonio Vivaldi (1678-1741) : Le quattro stagioni (Les Quatre Saisons)

/ Max Richter (1966) : Vivaldi's The Four Seasons Recomposed

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/concert-orchestral-13-07-18>

Samedi 14 juillet 2018

Eglise de Saanen, 19h30

Seasons Recomposed II: Haydn, Les saisons

Après le «Messie» l'an dernier, Paul McCreesh et ses troupes sont de retour avec l'ultime chef-d'œuvre de Joseph Haydn: Les Saisons, oratorio de maturité avec lequel le génie viennois le plus célébré de son temps, renouvelle encore le genre. Les Saisons sont une vaste fresque de trois heures dessinant en musique les mille et une nuances d'une nature en perpétuelle mutation. Chant des oiseaux, orage menaçant, charmes simples de la vie pastorale, chalumeaux des bergers, bourdons des cornemuses, jusqu'au grésillement des grillons... Haydn, en compositeur des Lumières, semble servir l'adage et la sagesse d'un Voltaire en fin de vie : « il faut cultiver son jardin ». En effet, rien de tel pour l'âme, que de s'engager à préserver l'admirable harmonie de la nature, son paysage éternellement beau, source d'une contemplation sereine et souveraine... Les Saisons créées en 1801 – après le miracle de la Création (dont les 3 solistes créent le nouvel oratorio de Haydn), sont un tableau magistral ouvrant la voie à la «Pastorale» de Beethoven qui jaillira dix ans plus tard. La version proposée par McCreesh respecte la source anglaise que Swieten utilise pour son livret : le poème panthéiste de l'écossais James Thomson. Pour la dramaturgie de la partition, Swieten invente 3 personnages, témoins du miracle de la nature qu'ils décrivent chacun selon leur sensibilité.

CAROLYN SAMPSON, soprano
JEREMY OVENDEN, ténor
ASHLEY RICHES, basse
BASSE GABRIELI CONSORT & PLAYERS (LONDRES)
PAUL MCCREESH, direction
Joseph Haydn (1732-1809)

«Les Saisons», oratorio pour soli, chœur et orchestre Hob.
XXI:3

Première suisse de la première édition en anglais

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/gala-concert-orchestral-and-choral-14-07-18>

Dimanche 15 juillet 2018

Eglise de Saanen, 18h

Seasons Recomposed III: Vivaldi + Piazzolla

Il y a les saisons du Nord... et celles du Sud! Sur leurs instruments historiques, Andrés Gabetta et les instrumentistes de sa « Cappella » nous invitent à un festival de couleurs, de rythmes et d'ambiances, en faisant alterner Saisons originales de Vivaldi et Saisons revisitées d'Astor Piazzolla à la mode de Buenos Aires. Avec à la clé la présence d'un virtuose du bandonéon, l'instrument fétiche de Piazzolla: Mario Stefano Pietrodarchi. Programme : les Quatre Saisons de Vivaldi et de Piazzolla. Ainsi est recomposé la double identité du chef fondateur de la Cappella Gabetta, entre Argentine et Musique Baroque. Une sorte de programme conçu comme son jardin très personnel...

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/today-s-music-15-07-18>

LIRE aussi notre [présentation complète du Festival MENUHIN à GSTAAD été 2018](#)



**COMPTE-RENDU, Festival. LILLE
PIANO(S) FESTIVAL 2018. Lille**

Piano(s) Festival



COMPTE-RENDU, Festival. LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2018. Lille Piano(s) Festival a déroulé sa 15ème édition les 8, 9 et 10 juin, investissant ses lieux habituels dans la capitale des Flandres – le Nouveau Siècle, le charmant auditorium du

conservatoire, la gare Saint-Sauveur – mais aussi, nouveauté cette année, la salle des moines de l'abbaye de Vaucelles à proximité de Cambrai, sur les rives de l'Escaut. Voyageur, classique et audacieux à la fois, il a rassemblé une palette d'artistes venus de tous les horizons géographiques et musicaux, comme Andreï Korobeinikov, Cédric Pescia, Nicolai Lugansky, Aleksandar Serdar, Abdel Rahman El Bacha, Iddo Bar Shai, David Kadouch, pour ne citer qu'eux.

La musique est partout en même temps à Lille Piano(s) Festival, et la concentration de concerts oblige au choix évidemment parfois frustrant. Les pianos sont partout aussi, sur scène, mais également sur les lieux de passage dans le Nouveau Siècle, en « libre service », et les festivaliers jeunes et moins jeunes ne se privent pas d'y toucher, esquissant à l'envi une improvisation, une « Tempête » de Beethoven, ou un « Rêve d'amour »...

**Lille Piano(s) Festival 2018
Lille à l'heure du Piano**



Parmi les multiples temps forts, on évoquera quelques concerts marquants, ou étonnants, comme celui du pianiste **José Menor**, qui interpréta pendant une heure vingt, débordant l'heure dévolue, l'œuvre intégrale du compositeur **Hèctor Parra**. Pour le coup il fallait oser une telle immersion, l' »infliger » à un public, peu nombreux mais attentif. Un matériau sonore travaillé dans la masse, dans la texture, des jaillissements virtuoses, un monde oscillant du tellurique au cosmique, tel est l'univers musical d'Hèctor Parra, qui donna, entre nous, bien du fil à retordre à la tourneuse de pages!

Plus tard dans la fin d'après-midi, l'interprétation du concerto n°19 en fa majeur K. 459 de Mozart par **Iddo Bar Shaï**, toute en sensibilité, en tendresse, en poésie, souffrit de la direction d'Arie van Beek, beaucoup moins subtile, et surtout peu à l'écoute du soliste, l'Orchestre de Picardie étouffant souvent le piano. Abdel Rahman El Bacha toujours souverain dans Chopin donna le meilleur de lui-même dans son premier concerto et pâtit beaucoup moins d'une partition orchestrale plus en retrait.

Nicolai Lugansky donna deux concerts. Le premier en solo avec

une sélection de préludes de Rachmaninov précédée de la suite Bergamasque de Debussy, et de la Barcarolle opus 60 de Chopin. Il est chez lui avec le compositeur russe, qu'il interprète avec sobriété et profondeur, dans la clarté de l'écriture polyphonique, dont il dessine les contours avec tact et élégance. Ses Debussy sont baignés de lumière, y compris le Clair de Lune, irradiant comme en plein jour: on y cherchera en vain le mystère, mais ses couleurs sont fort belles. Tout comme celles de la Barcarolle, jouée droite et à vive allure, solaire, mais sans sa dimension nocturne. Le second concert avait lieu le lendemain, en duo avec le pianiste **Vadim Rudenko**. Un véritable coup de cœur! Au programme, la suite n°2 d'Arensky épatante de joie, de fantaisie et pétillante de caractère, la Valse de Ravel vertigineuse de rapidité, tendue d'un bout à l'autre, exaltée, extatique, et enfin la suite n°2 de Rachmaninov dans une énergie comme on l'a rarement entendue, bouillonnante, à la force soulevante! Les doigts en fusion, ils donneront en bis le Libertango de Piazzolla, tout aussi bouillant.

Ambiance nocturne et paix du soir avec le récital ô combien contrastant de **Guillaume Coppola** intitulé « Musiques du silence ». La nuit est tombée, les rangs des festivaliers se sont un peu éclaircis, il est 22 heures. Le piano tourne le dos cette fois au parterre. Lumière bleutée, scène sous des étoiles imaginaires...le public s'installe sur les gradins de la scène, certains sur des poufs ou des coussins prennent leurs aises, les jambes étendues.



Très joli programme sous les doigts fins et sensibles de **Guillaume Coppola**, laissant la place au silence – et à la méditation – avec des œuvres choisies de Mompou (Música Callada) Ravel, Satie, Debussy, Scriabine et Takemitsu. Une superbe parenthèse poétique dans ce festival, temps très apprécié de partage et d'intimité où chacun se retrouve aussi un peu avec lui-même, les yeux clos ou, sereins, posés sur la silhouette blanche du pianiste.

C'est dimanche. **Et le dimanche matin, c'est Bach, forcément.** On ne s'en étonnera guère de la part de la direction artistique. L'activité dominicale c'est aussi le sport, et les deux alliés, cela donne un marathon Bach, avec l'intégrale du Clavier bien tempéré, joué par l'excellent coureur de fond

Cédric Pescia, qui donna le premier livre la veille. On entendit le second ce dimanche, dans l'auditorium du conservatoire. Le pianiste franco-suisse enchaîna avec une conviction sans faille et une autorité non dénuée d'un sens chaleureux du discours et du chant les préludes et fugues, telle une œuvre-fleuve. L'écoute fut recueillie et fervente, dans cette immersion cette fois baroque. Chapeau bas à l'artiste, dont on attend avec impatience la parution du CD.

Aleksandar Serdar, pianiste venu de Serbie, fut une découverte. Sa Chaconne de Haendel fut d'une beauté à couper le souffle: noblesse de ton, souplesse des lignes, ornements magnifiquement réalisés, conduite du chant...tout y était. Suivaient quatre sonates de Scarlatti, interprétées avec délicatesse, pudeur même, et virtuosité par ce pianiste à la stature granitique. Sa sonate « Appassionata » de Beethoven d'une fougue incroyable restera dans les mémoires, mais pas tant sa quatrième Ballade de Chopin, abordée par trop frontalement avec des attaques écrasantes dans les passages forte.

Vint le concert de clôture, réunissant de nouveau deux solistes et l'Orchestre de Picardie, cette fois sous la direction de **Jean-Claude Casadesus**. Une soirée éclatante, avec **David Kadouch** au jeu brillant et raffiné, parfaitement à sa place dans le deuxième concerto de Saint-Saëns, et le jeune



et très prometteur Alexander Ullman – encore une découverte – vainqueur du Concours Franz Liszt, très convainquant dans le deuxième concerto de Liszt. On apprécia d'entendre l'orchestre dans un parfait équilibre avec le piano, que l'on doit à l'écoute finement aiguisée et certainement aussi à cette forme d'approche chambriste dont Jean-Claude Casadesus a le secret et la maîtrise.

En trois jours, Lille Piano(s) Festival aura comblé 15000 mélomanes, auxquels il est d'ores et déjà donné rendez-vous pour sa 16ème édition. Illustrations : © Ugo Ponte pour ONL / LILLE PIANO(S) Festival 2018